

*8 juillet 1969 : départ en retraite
de M. J. HURÉ*

*PRÉSIDENT DIRECTEUR GÉNÉRAL
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES PETROLES*



allocutions

prononcées par

M. J. HURÉ

M. J. CHENEVIER

vice-président directeur général

M. J.-L. MANDINAUD

secrétaire du comité central d'entreprise

the honorable sir Maurice BRIDGEMAN

chairman de la british petroleum cy



ALLOCUTION DE M. J. HURÉ

Mes chers amis,

Permettez-moi d'abord de vous prier de saisir tout ce que je mets d'affection dans ce qualificatif de « chers » devenu si usé à force d'avoir servi.

En 1925, l'un des deux gérants de la vénérable Maison Paix et Cie, M. Bavière, à qui je dois pour cela une gratitude toute particulière, a proposé au jeune Ingénieur des Mines à Douai que j'étais alors, 20 ans environ avant vous, mon cher Chenevier, d'entrer auprès de lui à la Société Générale des Huiles de Pétrole, la première incarnation de la S.F. BP. J'ai accepté naturellement. Par la suite j'ai assumé la Direction Générale de la S.G.H.P., puis de la S.F. BP à partir du décès du si regretté M. Gilabert en 1946. Ayant atteint ces jours-ci le dernier échelon de notre limite d'âge, je vais remettre toutes les rênes de cette Direction Générale au même Jean Chenevier que je suis heureux d'avoir appelé parmi nous en 1949 pour devenir maintenant mon successeur et qui est plus que prêt à prendre cette lourde tâche sur ses robustes épaules. Aujourd'hui c'est mon tour... Hier ou demain ce fut ou ce sera celui d'autres... Tout a une fin en ce monde.

Quand la S.G.H.P. m'a ouvert ses portes, qui aurait pu deviner dans l'enfant à peine sorti de ses langes et presque entièrement axé sur la distribution des produits blancs qu'elle était alors, la préfiguration de l'athlète puissamment charpenté et largement diversifié qu'elle est devenue aujourd'hui. A l'époque elle commençait à peine à raffiner annuellement 50 000 T de pétrole brut à Courchelettes... 50 000 T ! Nous en avalons à présent 9 millions de T soit 180 fois plus. Ni notre Lavéra, ni notre Dunkerque, ni naturellement l'usine toute nouvelle de Strasbourg n'existaient alors. On distribuait 300 000 T de produits

finis par an... 300 000 T ! Nous en sommes à 5 500 000 T soit 18 fois plus. La flotte de l'Association Pétrolière, mère de la S.M. BP, totalisait 27 000 T de portée en lourd. La S.M. BP exploite maintenant 280 000 T de tankers soit 10 fois plus. Bien entendu on ne se hasardait pas à la recherche du pétrole brut. Nous avons déjà dépensé pour elle 50 millions de F sans succès, jusqu'ici, mais en conservant des espoirs de succès. Les services parisiens de notre Société étaient au large dans l'hôtel particulier du 21, rue de la Bienfaisance. Pour loger leurs successeurs actuels dans un seul immeuble, nous venons d'avoir à bâtir l'imposante, spacieuse et élégante construction qui dresse ses 16 étages à Courbevoie en bordure d'un méandre de la Seine et en face du joyau qu'est le petit Temple d'Amour de l'ancien château de Neuilly. D'après les travaux d'une publication spécialisée, il n'y a en tout et pour tout, que six entreprises françaises, je dis bien six, qui en capitalisation boursière ont progressé plus que la S.G.H.P. et la S.F. BP entre 1929 et 1962. Nous pouvons être fiers de notre passé. J'ai bien connu les Chefs des équipes qui ont entraîné notre Société dans ce développement si spectaculaire. Je saisis l'occasion de rendre, devant vous qui les avez forcément moins bien connus, un éloge chaleureux à chacun d'entre eux, à M. Morris, le fondateur, qui porta la S.G.H.P. sur les fonts baptismaux, guida ses premiers pas avec tant de sollicitude et de lucidité, puis de Londres et jusqu'à la fin de sa carrière fut pour nous un conseiller et un appui très précieux, au placide M. Taylor, son digne successeur, aux pionniers français MM. Bavière, Brenier, Lesieur, à l'ardent M. Fuller au cœur si généreux, à vous mon cher Eric Berthoud, le Sir Eric et l'Administrateur d'aujourd'hui, aussi brillant dans la conduite des affaires que par la suite dans la diplomatie, à M. Gilabert mon prédécesseur, mort à la tâche après avoir eu l'exceptionnel mérite de créer presque de toutes pièces le réseau commercial de la S.G.H.P. puis de la piloter d'une main ferme et sûre au travers des récifs si dangereux de la période de guerre, aux quatre Grands Présidents enfin, M. l'Amiral Ronarc'h, le héros de Dixmude, M. l'Ambassadeur Geoffray, M. Edgar Bonnet et vous cher M. le Vicomte de Rohan que nous sommes si fiers d'avoir toujours avec nous. En souvenir de tous ceux qui ne sont plus parmi cette cohorte de grands chefs et parmi leurs collaborateurs directs ou plus modestes, je vous demande mes chers amis de vous lever un instant?

En disant que dans le sillage de mes prédécesseurs j'ai eu moi aussi mon contingent de succès, je ne faillirai pas au devoir de modestie car ils furent l'œuvre collective de notre personnel. Je ne citerai que deux d'entre eux aux antipodes l'un de l'autre. En prenant la succession de la Purfina Française dans le raffinage et de la Société Parisienne des Essences dans la distribution, la S.F. BP fut depuis la dernière guerre, avec Esso, celle-ci grâce à ses découvertes de Parentis et d'ailleurs dans une mesure bien moindre, la seule des filiales des Groupes internationaux à pouvoir agrandir sa place dans le raffinage et la distribution sur le marché français et dans un tout autre ordre d'idées nos chercheurs en quête de techniques nouvelles ont obtenu des résultats tout à fait remarquables et, s'agissant du dernier en date, peut-être même sensationnels.

Ces succès ont illuminé ma carrière. Aussi en ce jour je tiens à remercier tous ceux de mes collaborateurs qui en furent les bons

artisans et à les assurer de ma plus fervente gratitude. Certains noms sont tout particulièrement sur le bord de mes lèvres. Je ne les citerai pas pour ne pas risquer d'être injuste en me limitant à eux.

La grande satisfaction de conscience m'a été accordée de pouvoir toujours orienter l'action de notre Société dans un sens conforme aux intérêts de notre pays, de son pays, à l'économie duquel elle a rendu, personne ne le conteste, d'éclatants services. Elle fut notamment la première à le doter d'une raffinerie et d'une flotte pétrolière entre 1923 et 1930, puis vers 1952 et avec nos associés de Péchiney d'une usine de Pétrochimie qui va d'ailleurs être bientôt presque triplée, ce qui multipliera par 14 sa capacité initiale. Aujourd'hui, avec le concours de nos amis britanniques, elle est la première dans le monde à avoir défriché aussi loin la voie, si difficile mais si prometteuse qui, à partir de certaines fractions pétrolières, à présent plus gênantes qu'utiles, doit pouvoir conduire à une production massive de ces protéines alimentaires dont manque si cruellement une si grande partie de l'humanité. Ces services et bien d'autres que je ne rappelle pas pour ne pas être trop long, ont bien mérité n'est-ce pas le qualificatif d'éclatants que je leur appliquais il y a un instant. C'est pourquoi les décrets instituant les nouvelles licences, si menaçantes pour le futur de notre Société et de ses consœurs des autres Groupes internationaux, nous sont apparus, non pas seulement comme une erreur politique mais encore comme contraires à l'équité. L'autre grande satisfaction de conscience m'a été également accordée de pouvoir toujours faire progresser le bien-être de notre personnel en même temps que le développement de notre Société. Le pouvoir d'achat de ce personnel a été presque multiplié par trois depuis mon accession à la Direction Générale de la Société tandis qu'un régime de retraites tout particulièrement libéral était mis sur pied. Et si loin que je plonge dans ma mémoire, je n'y trouve le souvenir de presque aucun conflit social majeur dans l'un quelconque de nos Etablissements.

On m'a assuré — excusez-moi de le dire — que de la part d'une importante partie de notre personnel, j'ai bénéficié d'un attachement qui en effet s'est manifesté à plusieurs reprises de façon touchante et qui aura été l'une des meilleures joies de ma vie professionnelle. Je connais mes défauts, mes faiblesses; mes insuffisances. Cet attachement ne pouvait donc aller qu'à l'honnête homme, fidèle à son devoir et à certains principes moraux que je me suis toujours efforcé d'être. Sans doute ai-je été assez bien placé pour ne pas trop m'écarter d'un tel comportement, et par les exemples que m'a laissés mon père, et parce que ce comportement est presque naturel pour ceux qui, comme moi, et bien plus encore comme vous, mon cher Chenevier, ont eu la chance — oui, je dis bien la chance — d'avoir, avec la charge, le précieux soutien rayonnant d'une famille nombreuse.

Je viens de recevoir de nouveaux témoignages de cet attachement. Ce fut d'abord la majorité du Comité d'Entreprise qui me remit deux beaux livres anciens à la fin de la dernière session de ce Comité. Puis sous une forme ou sous une autre, les initiatives se sont multipliées. Notamment une grande partie de mes collaborateurs se sont groupés pour m'offrir ensemble un souvenir de notre travail en

commun. Ils ont eu la délicatesse de me demander de choisir moi-même, avec mon épouse l'objet d'art qui les représentera à notre foyer, à côté du profil d'une charmante jeune femme ravissante, dû au talent du grand peintre Boucher, qui me fut offert dans les mêmes conditions quand je fus promu Commandeur de la Légion d'Honneur. Dans ces dernières semaines très chargées, le temps nous a manqué pour chercher cet objet que nous voulons digne et de ce qu'il symbolisera et de la somme très importante qui a été réunie pour son acquisition. Que tous les participants à cette collecte, que tous leurs camarades qui, d'une façon ou d'une autre, se sont manifestés vis-à-vis de moi, sachent bien, d'ores et déjà qu'ils m'ont touché infiniment, qu'ils m'ont fait un plaisir immense, et que je leur garde une très grande gratitude. Je préciserai, dès que possible, aux premiers sous quelle forme leur pensée se sera matérialisée. A ce point de mon survol du passé, le moment est venu d'adresser en bloc à tous ceux qui ont œuvré avec moi, ceux de la S.G.H.P. et ceux de la S.F. BP, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, les remerciements que je leur dois. Amis qui m'écoutez, vous et vos prédécesseurs, et tous ceux et toutes celles que vous représentez ou qu'ils ont représentés, je vous remercie du plus profond de mon cœur pour le dynamisme, la compétence et la conscience que vous avez appliqués à vos tâches quotidiennes et sans lesquelles la mienne eut été vouée à l'échec. Je vous remercie également, toujours du plus profond de mon cœur, pour m'avoir donné parfois le sentiment exaltant que notre communauté de coéquipiers constituait une grande famille unie et faisait sien, de son libre arbitre, le choix du Chef décidé par nos Administrateurs.

Des succès que j'évoquais tout à l'heure, les satisfactions de conscience et l'attachement que j'ai rappelés ensuite, m'ont été grandement facilités — je ne le dirai jamais assez — par les dirigeants de notre Groupe à Londres. Ceux-ci fidèles à la vieille tradition britannique du fair-play, ont toujours traité notre Société, non pas comme un fruit qu'on presse pour en extraire le suc mais bien comme un enfant qu'on aide et qu'on soigne pour qu'il devienne fort et grand. Je crois que cette attitude si paternelle aura finalement bien servi leurs intérêts à long terme. Quoi qu'il en soit, au nom de toute la S.F. BP, j'exprime à vous, cher Sir Maurice, à tous ceux qui vous secondent dans la Direction du puissant Groupe auquel nous, ici, sommes si fiers d'appartenir, à vos et à leurs prédécesseurs, ma plus vive reconnaissance pour l'appui que vous et eux avez apporté sans cesse à votre filiale française pendant la très longue période où sa Direction m'a été confiée.

J'étends cette expression de ma gratitude à votre Grand Pays. Aux jours les plus noirs de la deuxième guerre mondiale l'agression s'est brisée contre vos falaises blanches de Douvres comme 25 ans plus tôt entre 1914 et 1918, devant les plaines de notre Ile de France. Votre Grande-Bretagne fut le dernier espoir de tous ceux qui, dans une Europe submergée par la marée hitlérienne, n'acceptaient pas la défaite. Elle fut le dernier mais l'inviolable bastion du monde libre et c'est de son côté que nous vint le salut. Je crois qu'en ce jour cela devait être rappelé.

Et maintenant, mes chers amis, je vais me retirer du devant de la scène... La mélancolie si profonde que je ne puis pas ne pas ressentir malgré toute ma volonté de la surmonter est encore alourdie par le souci de la passe un peu resserrée que notre Société traverse depuis quelque temps et des menaces que les nouvelles licences font planer sur son avenir. Mais je suis convaincu qu'elle sortira heureusement de ces difficultés. Les mesures en cours d'application devraient rendre à sa prospérité son allure croissante habituelle sans peser gravement sur son personnel. Et mes Collègues des autres Groupes internationaux et moi-même nous avons le sentiment que l'action que nous avons menée sans relâche depuis un an pour convaincre les Pouvoirs Publics des inconvénients graves des décrets de février 1963 n'est plus loin de porter de premiers fruits. Celle que deux de nos Collègues et nous-mêmes avons également entreprise, parallèlement à la première et avec la même activité, auprès de la Compagnie Française de Raffinage pour mettre progressivement un terme, en plein accord avec celle-ci, aux reprises de produits finis que nous effectuons dans ses raffineries à des conditions onéreuses, vient de prendre un tournant qui devrait être décisif. Je puis dire que j'ai consacré beaucoup d'efforts à ces deux actions et que, grâce à elles, l'horizon que je laisse en quittant mon poste a commencé nettement à se dégager et permet maintenant aux optimistes d'entrevoir, dans un avenir qui n'est peut-être pas très lointain, le retour au-dessus de nos têtes de notre soleil traditionnel.

Je vous disais que j'allais me retirer du devant de la scène — ce sera après 39 années passées au service de notre Société à qui j'aurai donné non pas bien sûr — et de loin — tout ce qu'on pouvait espérer du Chef d'une telle maison, mais vraiment tout le meilleur de moi-même jusqu'à la limite de mes forces. Quelque temps encore je resterai parmi vous comme votre Président, un Président non exécutif... mais toujours aussi attaché à notre Société et à son personnel. Il est prévu que quelque temps encore je garderai la Présidence de la Commission de Modernisation des Carburants. Puis l'heure sonnera pour moi de me démettre également de ces fonctions. Après comme avant, l'une des plus grandes joies que j'attendrai dans ma retraite sera de suivre votre course au progrès, d'applaudir à vos succès. Procurez-moi cette joie. Je souhaite intensément qu'avec l'aide du soleil, et par-delà les vents et les marées, la Société Française des Pétroles BP, sous la conduite de son nouveau Chef qui, par son intelligence, sa volonté, sa droiture, et son sens social si exceptionnels, s'est acquis à si juste titre la confiance de tous, fasse demain mieux qu'hier, laissez-moi dire en terminant, encore mieux qu'hier.

Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi.

La Société Française des Pétroles BP continue.

Mon cher Chenevier, je vous remets la charge et l'honneur de son pilotage. Permettez-moi, ce faisant, de vous donner l'accolade.



ALLOCUTION DE M. J. CHENEVIER

Mes chers amis,

Dire de quiconque le bien qu'on en pense est, à la vérité, une des tâches des plus agréables qui soient. D'aucuns pourraient envier la facilité de celle qui m'attend ce soir, pensant que la cueillette est aisée lorsque le jardin est abondamment et diversement fleuri. Mais il ne suffit pas de cueillir ; il faut ensuite ordonner le bouquet et ceux d'entre vous qui ont assisté, il y a 3 mois jour pour jour, aux préparatifs de l'inauguration de notre Siège Social savent que c'est un art. Vous comprendrez donc que je sois surtout frappé aujourd'hui par ce qu'une telle entreprise comporte de difficile. Au surplus, alors que nous avons tous la mémoire pleine des magistrales leçons d'éloquence que vous nous avez si souvent données, il faudrait être bien outrecuidant pour s'adresser à vous, cher Monsieur, sans être pénétré d'un très naturel sentiment d'humilité. Et je n'ai même pas la consolation de penser qu'une telle attitude puisse être mise par vous tous au crédit d'une exceptionnelle perspicacité !

Si donc cette tâche est à la fois agréable et difficile, elle est encore pour moi bien plus émouvante, et pour 2 raisons : la première c'est que je ressens au plus profond de mon être l'honneur qui m'échoit d'être vis-à-vis de vous, cher Monsieur, et pour la première fois, le porte-parole officiel des hommes et des femmes qui forment notre communauté de travail ; la deuxième c'est qu'il s'agit de vous et de moi et que, si je suis aujourd'hui au poste qui vient de m'être confié, c'est d'abord et avant tout à vous que je le dois.

L'œuvre que vous avez accomplie depuis que vous êtes entré dans cette Société, et singulièrement depuis que vous en assumez la direction, vous venez, dans un de ces survols devenus familiers aux lecteurs de notre Trait d'Union, d'en rappeler très simplement l'ampleur. Vous avez voulu y associer vos prédécesseurs et vos collaborateurs. Mais la responsabilité a sa propre logique et nous savons tous ce qui doit être rendu à César ; vous ne serez donc pas surpris que je me propose maintenant de parler de vous : j'avoue éprouver de la fierté en pensant que 15 ans de travail à vos côtés me donnent un certain droit à le faire.

Les 39 années d'activité pétrolière que vous avez évoquées ont occupé la quasi-totalité de votre vie professionnelle. Nos amis m'excuseront cependant d'attacher quelque importance aux trois précédentes, que vous avez passées dans le Corps des Mines, à Douai, dans ce que notre jargon dénomme le Service Ordinaire, et à la Mission de Contrôle de la Ruhr. Le hasard a voulu que mon premier poste dans ce même Corps des Mines ait été précisément celui qui avait été le vôtre à Douai 20 ans auparavant et qu'ainsi, dès son début, ma vie professionnelle m'ait conduit à mettre mes pas dans les traces que vous aviez laissées. Je n'étonnerai personne en disant que malgré la brièveté de votre passage dans la Cité de Gayant, votre souvenir y était resté vivace et que votre Secrétaire d'alors, devenue la mienne, n'avait oublié, ni votre capacité à embrasser d'un coup tous les problèmes, ni la rigueur de style qui marquait déjà la rédaction de vos rapports ! Permettez-moi de m'arrêter un instant à cette ville de Douai qui a joué un rôle si important dans notre vie et dans la mienne, comme dans celle de notre Société. Douai a été une des quelques villes où est née l'industrie pétrolière non seulement française, mais européenne, puisque dès 1863, 4 ans seulement après la découverte du Colonel Drake en Pennsylvanie, l'esprit d'entreprise de la famille Paix, raffineur d'huile de colza à Courchelettes depuis le XVII^{ème} siècle, la conduisit à distiller dans son usine les premiers barils de pétrole brut venu d'au-delà l'Atlantique. De cet esprit d'entreprise, la même famille devait 22 ans plus tard donner un nouvel exemple en construisant le premier tanker français, puis, après avoir multiplié pendant près de 40 ans les initiatives les plus variées, en se rencontrant avec la famille Lesieur pour avoir en commun la sagesse, dans un monde transformé par la guerre, d'assurer la pérennité de leur œuvre par une étroite association avec le jeune groupe producteur qui, le premier, avait mis à jour les richesses pétrolières du Moyen-Orient. Vous n'avez jamais manqué une occasion, Monsieur, de rappeler le rôle joué par Douai et Courchelettes dans l'histoire de notre Société et de manifester à l'aieule des Raffineries françaises un attachement proche de l'affection. Il n'a pas dépendu de vous qu'elle ne puisse continuer à jouer son rôle, condamnée qu'elle était par sa position géographique, mais je suis de ceux qui peuvent attester quel déchirement a été pour vous sa progressive disparition : du moins avez-vous pu manifester d'une façon éclatante comment vous conceviez en de telles circonstances les devoirs de notre Société envers son personnel, et les dispositions que vous avez prises à l'époque pour faciliter, à ceux qui devaient nous quitter, une transition toujours difficile vous ont valu les félicitations des autorités

locales en même temps qu'elles devenaient pour l'avenir une véritable référence.

Ainsi Douai a été le berceau de notre S.F. BP. Elle a été aussi celui de votre foyer et elle nous a également accueillis, ma femme et moi, au moment où nous venions de fonder le nôtre. L'aventurier des temps modernes qu'est, selon Péguy, le père de famille n'oublie pas le port où il s'est embarqué, surtout lorsque cette équipée l'a mené à la réussite et au bonheur. Nous sommes certes réunis aujourd'hui pour célébrer en vous les vertus du chef d'entreprise, mais la personnalité d'un homme ne s'accommode pas d'une dichotomie rigoureuse entre sa vie privée et son activité publique : nos foyers à tous ont sur notre comportement professionnel une influence fondamentale. Mais dans le cas du chef d'entreprise, nombreuses en outre sont les occasions qui l'amènent à faire jouer à son épouse un rôle officiel à ses côtés. Je suis particulièrement heureux que Mme Huré soit dans cette salle, car je peux ainsi, au nom de tous vos collaborateurs, lui exprimer de vive voix, en déposant à ses pieds une gerbe d'hommages, la reconnaissance que nous lui devons pour avoir, par son action invisible et quotidienne, contribué en toutes circonstances à votre plein épanouissement, si bénéfique à toute notre collectivité. Cet épanouissement, si évident à tous ceux qui vous approchaient régulièrement, a fait de vous non seulement le Chef de notre Société mais aussi un des leaders incontestés de notre industrie. Et c'est bien à ce titre que, il y a 3 ans, le Gouvernement vous confiait la Présidence de la Commission des Carburants du 4^e Plan, mission que le maintien de vos liens avec la S.F. BP va vous permettre de poursuivre. Dans ce poste comme dans tous ceux qui vous ont été confiés, vous avez manifesté l'extraordinaire richesse de dons qui est la marque de votre personnalité.

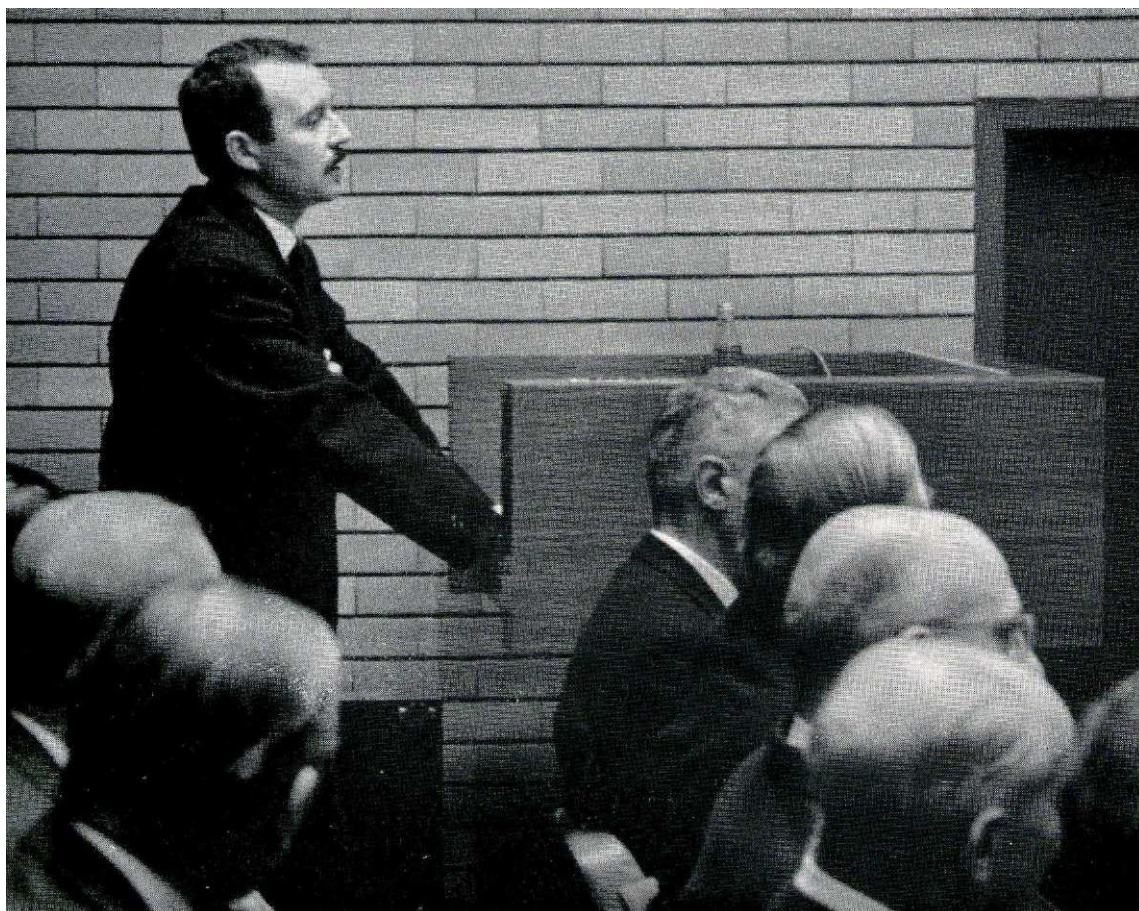
Contraint que je suis de choisir, par manque de temps, et aussi parce que je n'apprendrai rien à personne, je dirai que ce qui frappe le plus en vous, c'est l'alliance, à un point rarement constaté, d'un cerveau et d'un cœur. Quel fantastique spectacle de vous voir vous emparer d'une question lorsqu'elle passe à votre portée ! D'un coup, vous en appréciez l'étendue et la complexité; une logique implacable, une mémoire qui stupéfie encore vos amis les plus anciens, une agilité intellectuelle sans égale qui vous permet de réfléchir à plusieurs problèmes à la fois et qui a déconcerté si souvent ceux qui n'avaient pas l'habitude de travailler avec vous, une aptitude exceptionnelle à percevoir l'importance relative des différents facteurs, tout cela se met en action comme une machine parfaitement réglée. Dès lors, votre esprit ne sera plus en repos tant qu'une solution, satisfaisante à vos yeux, n'aura pas été trouvée ; votre rigueur, les exigences morales que vous dicte votre sens des responsabilités vous interdisent de vous contenter des à peu-près : cent fois sur le métier vous remettez l'ouvrage, abordant le problème sous tous ses angles, avide de le voir éclairé par les études que vous imaginez et dont vous souhaiteriez avoir le résultat aussitôt que vous en avez énoncé l'objet. Dans cette lente élaboration de la solution, qui se construit à travers des négociations souvent délicates avec vos confrères, vos partenaires ou l'Administration, vous êtes aidé par 2 sens supplémentaires que vous possédez à un rare degré : d'une part une exceptionnelle capacité à éclairer les discussions confuses en ordonnant les sujets complexes

autour des points les plus importants, d'autre part un sens inné du compromis, de cet art du possible qui dérive chez vous de la compréhension réaliste des problèmes des autres et du respect instinctif que vous éprouvez pour la bonne foi de votre partenaire. Comment s'étonner que de tels dons, appuyés par une puissance de travail qui vous a fait parfois dépasser les limites du raisonnable, aient obtenu les résultats que nous sommes à même de contempler ? Quant au cœur, tous ceux qui vous ont approché, ne serait-ce qu'une fois — et peut-être encore plus ceux-là, qui étaient en général des quémandeurs — savent quelle sensibilité frémissante vous anime dans vos contacts avec les hommes. Le désir permanent et parfaitement désintéressé de faire plaisir, le refus a priori de prêter aux autres des sentiments bas ou mesquins vous ont rarement conduit à opposer une fin de non-recevoir totale aux sollicitateurs. Et je peux attester quelle épreuve morale vous avez dû surmonter chaque fois que les devoirs de votre charge vous ont dicté de répondre non. Vous avez toujours manifesté une indulgence extrême pour les erreurs et les faux-pas, voire pour les coups bas qui vous étaient portés ; seules vous hérissent la bêtise, la mégalomanie, la forfanterie : vous vous en vengez en donnant alors libre cours à une autre arme redoutable, l'ironie, et c'est souvent un spectacle bien réconfortant que de vous voir en user avec une incomparable maîtrise.

Je ne peux naturellement pas passer sous silence l'élément essentiel de votre personnalité qu'est l'amour du sport. Le Picard que vous êtes a rejoint ses voisins du Nord dans un égal intérêt pour le sport national de cette région, le football ; vous suivez la vie aussi de quantité d'autres sports, mais c'est au tennis que vous avez réservé un amour qui va jusqu'à la passion. Il vous en a bien récompensé par les joies qu'il vous a procurées, à la fois comme joueur, comme spectateur et aussi — je devrais peut-être dire surtout — comme père d'une charmante et talentueuse jeune championne. Et si vous l'avez partiellement abandonné au bénéfice du golf, vous ne cachez à personne que c'est essentiellement par raison ! En tous cas, notre Société vous doit dans ce domaine une gratitude toute particulière, car l'impulsion que vous y avez donnée au sport joue sans aucun doute un rôle important dans l'esprit de camaraderie confiante qui anime bon nombre de ses membres. Revenant à votre action dans le domaine professionnel, je serais gravement incomplet si je n'évoquais pas la conscience très profonde de l'intérêt général qui vous a animé en toutes circonstances dans la gestion des intérêts de notre Société. Vous avez donné dès l'adolescence une preuve éclatante de votre patriotisme en vous engageant volontairement aussitôt que vous aviez été reçu à l'Ecole Polytechnique, et vous avez alors servi la France dans des conditions qui vous ont valu la Croix de la Légion d'Honneur. Vous avez ensuite servi l'Etat dans le Corps des Mines, et vous aimez relier à ce début de votre carrière votre sens du bien commun. De fait, depuis que vous êtes responsable des destinées de la S.F. BP, vous avez réussi, avec beaucoup d'allure et une grande dignité, à concilier l'intérêt national et les intérêts privés, tant britanniques que français, dont vous aviez la charge dans des conditions qui vous ont valu tout à la fois la confiance de nos amis de Londres et l'estime des Pouvoirs Publics français. L'une et l'autre se sont concrétisées par les 2 distinctions particulièrement flatteuses

que constituent l'élévation au rang de Commander of the British Empire et l'attribution de la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, honneurs que nous avons tous ressentis avec joie parce que nous savions combien ils étaient mérités.

Vous avez rappelé tout à l'heure combien votre tâche dans ce domaine avait été facilitée par l'attitude des dirigeants de notre Groupe. Pour avoir vécu 15 années à vos côtés, j'ai pu en acquérir la même exacte notion que vous. Je ne ferai donc que payer à la vérité un juste tribut en assurant Sir Maurice Bridgeman, Chairman de la British Petroleum Company, de l'identité de mes sentiments personnels avec ceux que vous avez exprimés, et en lui disant ma très profonde reconnaissance pour la grande confiance que lui-même et nos administrateurs britanniques m'ont faite en s'associant à mes collègues français pour m'appeler à vous succéder aux leviers de commande de notre S.F. BP. Mais il ne m'en voudra pas de vous témoigner publiquement, cher Monsieur, une gratitude tout particulièrement émue. Si ce grand honneur vient de m'être fait, c'est d'abord parce que vous m'avez, il y a quinze ans, proposé d'entrer dans cette maison à vos côtés ; c'est ensuite parce que vous m'avez placé dans les conditions les meilleures, compte tenu des circonstances, pour que j'y apprenne mon métier ; c'est enfin, c'est surtout parce que vous m'avez donné le privilège de travailler directement avec vous et de profiter de votre savoir comme de votre exemple. Au surplus, vous voulez bien continuer pendant quelque temps, en conservant le poste de Président, à m'apporter le soutien de votre longue et irremplaçable expérience. En ce jour où se concrétise l'éventualité que vous m'aviez laissé espérer la première fois que je vous ai rencontré, personne ici ne sera surpris que du fond du cœur, avec une émotion empreinte du respect affectueux que je vous porte depuis si longtemps, je vous dise très simplement : merci. Et maintenant, mes amis, qui êtes présents dans cette salle, c'est à vous que je m'adresse. Vous formez, pour la plupart, l'encadrement supérieur de notre maison ; c'est donc avant tout sur vous que je compte pour m'aider dans ma tâche. Je vous connais assez pour savoir que cet espoir ne sera pas déçu. Quant à ceux qui constituent ici une délégation nécessairement restreinte de l'ensemble de notre personnel, je leur demande de transmettre à leurs camarades de travail les sentiments d'attachement qui me portent vers eux. Vous avez dit tout à l'heure, cher Monsieur : « la S.F. BP continue ». Avec votre aide qui nous demeure, nous aurons à cœur de lui faire suivre la voie que vous lui avez si brillamment et si largement ouverte.



ALLOCUTION DE M. J.-L. MANDINAUD

Monsieur le Président, Messieurs,
Mes Chers Camarades,

Voici venu pour vous, Monsieur, le moment de jeter le regard sur ce qui fut votre vie de travail. La vue que vous découvrez du haut du promontoire de la Présidence de la Société Française des Pétroles BP et que nous découvrons avec vous permet de dire : ce que vous avez fait, vous l'avez bien fait.

Les dons d'intelligence, de clarté de pensée et de son expression, de capacités de travail, les extraordinaires possibilités d'une mémoire avide de connaissances, dont la Providence vous a gratifié, vous avez su, si bien, les employer les uns et les autres, que l'unanimité s'est faite sur votre compétence et, aujourd'hui, s'exprime, plus particulièrement, dans les hommages mérités qui vous sont rendus.

Mais ces dons, si exceptionnels qu'ils soient, n'eussent rien été s'ils n'avaient été mis au service d'un idéal puisant son inspiration dans un cœur riche de nobles sentiments et d'amour du prochain, sans lequel, comme l'a affirmé Paul, l'apôtre des Gentils : « le plus grand parmi les Hommes n'est rien ».

Cet amour du prochain, vous l'avez prodigué par un constant et profond respect de la dignité de ceux et de celles qui travaillèrent sous vos ordres.

Parlant ici, en tant que Secrétaire du Comité Central d'Entreprise, au nom de la majorité de ses membres et à travers eux au nom des

ouvriers, employés, agents de maîtrise et cadres de la Société, c'est sur votre rôle de Président du Comité Central d'Entreprise que je veux, principalement, insister.

En décembre dernier, vous avez fait vos adieux de Président, du Comité d'Entreprise. Vous les avez faits en des termes d'une, telle émouvante simplicité et d'une telle élévation de pensée que mes camarades et moi avons définitivement pris conscience de l'importance du rôle que vous avez joué à la Présidence du Comité d'Entreprise.

Sur 37 réunions du Comité d'Entreprise tenues, depuis sa mise en place jusqu'à ce jour, vous en avez présidé 33.

Si ce Comité que vous avez vu naître, s'affermir, se développer, est aujourd'hui un organisme vivant prêt à prendre toutes les responsabilités que la loi lui a prévues et se montrer digne de celles qui lui seront données demain, c'est à vous, qu'en partie, il le doit.

Au fur et à mesure que vous avez senti grandir dans l'esprit de ses membres le désir d'être des responsables avertis vous les avez aidés à réaliser leur vocation.

Homme de dialogue, vous avez toujours tout fait pour comprendre vos interlocuteurs et vous faire comprendre d'eux. Cependant, vous êtes redoutable dans la discussion.

Ceux qui vous connaissent peu craignent — et ceux qui vous connaissent admirent — votre art dans l'usage d'une ironie à la qualité de langue voltairienne, en ayant toujours son esprit mais évitant d'en avoir sa causticité.

Ceux qui, comme moi, ont eu le privilège de discuter avec vous, quelquefois âprement, savent que lorsque vous êtes convaincu vous n'hésitez pas à reconnaître, parfois contre l'avis de vos proches collaborateurs, le bien-fondé d'une position qui au départ n'était pas vôtre.

C'est au travers de ces discussions animées, passionnées même, que l'on apprend à se mieux connaître et à s'estimer vraiment. C'est l'un et l'autre qui s'est réalisé.

Courageusement, parce que le dictamen de votre haute conscience professionnelle vous l'imposait et par refus des solutions de facilités, vous, qui avez fait de la S.G.H.P., la S.F. BP, avez voulu, avant votre départ en retraite jeter les bases de notre Société de demain.

Transformations nécessaires, mutations indispensables certes, mais qui s'accompagnent dans le présent de mouvements de personnel dont il était de notre devoir d'attirer votre attention sur les conséquences immédiates.

Nos remarques, nos suggestions, vous les avez accueillies avec une ouverture d'esprit qui d'emblée nous a rassurés. Par la poursuite d'un dialogue loyal, maintenant entamé, nous espérons que cette nouvelle étape de la S.F. BP sera franchie au mieux des intérêts de la Société et de ceux pour qui elle est avant tout, le droit au travail, c'est-à-dire, le droit à la vie.

Ayant ainsi à quelques mois de votre départ assumé pleinement vos responsabilités de Chef, garanti de votre autorité les destinées de la S.F. BP, vous avez désigné votre successeur.

Comment, ayant l'exemple de ce que vous avez fait, avec succès, pour cette Société, ne pas être convaincu que M. Chenevier est le meilleur d'entre ceux qui pouvaient recueillir votre lourde succession.

Avec sagesse, vous lui avez progressivement cédé votre place dans nos discussions au Comité d'Entreprise. Nous avons pu, ainsi, commencer d'apprécier ses grandes qualités et de nous rendre compte qu'une fois encore, votre choix était le bon. Il a votre confiance. Nous lui offrons la nôtre.

L'avenir étant assuré, vous n'allez pas, tel Cincinnatus, vous retirer en quelque lieu de Province pour y pratiquer des vertus agrestes ou sportives, mais continuer quelque temps encore — et c'est tant mieux — de faire profiter de votre inestimable expérience : la S.F. BP, l'industrie du Pétrole et notre Pays. Je suis convaincu, qu'il n'est pas en ce moment dans le plus petit de nos dépôts, un travailleur que vous ne connaissez pas mais qui lui vous connaît et pour qui vous êtes — oh, très respectueusement et avec même une certaine affection — plus qu'un nom, un prénom, qui ne ressent que c'est le premier travailleur de la S.F. BP qui va maintenant prendre un repos bien gagné par toute une vie de labeur exemplaire.

Tel que le dirait ce travailleur, s'il était ici, avec l'émotion et la simplicité de langage des hommes humbles de cœur et en esprit : nous vous souhaitons, Cher M. Huré, une longue et heureuse retraite aux côtés de Mme Huré.

Oui, la S.F. BP continue, fière de celui qui pendant tant d'années l'a guidée en lui donnant le meilleur de lui-même. Soyez assuré, que nous ferons tout ce qui est possible pour qu'elle garde un certain état d'esprit qui en a fait son génie propre ; et pour qu'elle devienne un exemple de Communauté de Travail où se réalisera l'harmonieuse synthèse des différents composants d'une Entreprise moderne dans le respect des droits de chacun, et l'épanouissement de leur personnalité. Je crois que c'est ainsi que nous nous montrerons dignes de l'héritage humaniste que vous nous laissez.



ALLOCUTION DE SIR MAURICE BRIDGEMAN

Monsieur le Président et Messieurs,

Prendre la parole en français après M. Huré est une tâche ingrate même pour un français ; que dire alors de la situation où se trouve un britannique se hasardant à s'exprimer en votre langue après un morceau d'éloquence comme celui que vous venez d'entendre, où l'excellence de la forme s'alliait à la richesse du fond et à la délicatesse du sentiment. Je souhaite que vous ayez assez de grandeur d'âme pour me pardonner.

C'est la première fois, Messieurs, que j'ai le plaisir de rencontrer la plupart d'entre vous, c'est la première fois aussi, je crois, que le Chairman de votre Société mère prend un tel contact avec l'ensemble des principaux cadres de la S.F. BP.

J'apprécie beaucoup de le faire en un jour où il m'est permis à la fois de rendre hommage pour ses exceptionnels services et qualités au Chef que vous perdez et d'exprimer ma sympathie et ma confiance à celui qui le remplace.

Il y a quelques moments, en effet, le Conseil d'Administration de la S.F. BP vient de donner son unanime approbation à la transmission par M. Huré à M. Chenevier de la Direction Générale de votre Société, M. Huré demeurant toutefois Président du Conseil d'Administration.

La raison de cette transmission est, vous le savez, le fait que M. Huré a accompli sa 65^e année, il a ainsi atteint l'âge limite extrême fixé par le règlement de la S.F. BP pour le départ en retraite, et pendant ces dernières années, il a été, qui le croirait, le doyen des Directeurs Généraux des Sociétés du Groupe BP tout entier.

M. Huré ne se contente pas de paraître jeune, il est demeuré effectivement jeune en dépit de son acte de naissance. Ceux d'entre vous qui ont eu la bonne fortune de compter parmi ses collaborateurs directs savent même que son allure, au travail essoufflerait vos légendaires chasseurs à pied.

Aussi j'ai du mal à penser, vous aussi sans doute, que pour M. Huré la retraite signifie autre chose qu'un changement d'activités. Et sous d'autres formes que précédemment, il est vraisemblable qu'il se reposera... en travaillant tout autant qu'avant : comme Président du Conseil d'Administration de la S.F. BP, comme Président de la Commission des Carburants, comme Administrateur de diverses sociétés, comme patriarche juvénile dans sa magnifique famille, comme sportif inlassable sur les cours de tennis, les terrains de golf et les eaux les plus glaciales. Vous serez certainement d'accord avec moi pour exclure une seule hypothèse, celle qu'il se repose... au sens où l'entend le commun des mortels.

Cette inaptitude au repos, cette véritable allergie au nonchaloir, mon cher Huré, vous en avez fait profiter cette Société pendant 39 ans. Et pendant les 18 dernières années, vous avez assumé le pouvoir suprême au cours d'une période particulièrement fertile en soucis, en difficultés, et je le dis avec une grande joie, fertile en succès, puisque l'Entreprise qui entamait tout juste sa renaissance en 1946 lors de la brutale disparition de votre éminent prédécesseur, a accompli la brillante évolution qui en a fait ce qu'elle est aujourd'hui.

Je ne retracerai pas, même brièvement, tout ce passé, mais comment pourrais-je passer sous silence que cette dernière année a mis très spécialement en lumière vos qualités de conciliateur inlassable. Vous avez l'élégance de reporter sur les membres de votre équipe le mérite des succès S.F. BP, mais je suis certain de rétablir la vérité et de le faire avec la chaude approbation de tous ceux qui sont ici, en rappelant, après votre Maréchal Joffre, que « c'est par le Chef que la partie est gagnée ou perdue ». Il y a, en tout cas, un mérite qui vous est entièrement personnel, c'est d'avoir tenté et souvent réussi ce double tour de force : faire comprendre à des britanniques les points de vue français, faire comprendre à des français les points de vue britanniques. De ceci et de cela, quel est le plus difficile? Je me garderai bien d'en débattre ici. Pour tout ce que vous avez fait dans la défense des intérêts BP, pour tout ce que vous avez fait afin de tenir une balance équitable entre ces intérêts et ceux de vos actionnaires français, pour tout ce que vous avez fait en faveur de la compréhension mutuelle de nos deux pays, et pour ce que vous ferez encore, je vous exprime les remerciements chaleureux de notre Groupe où vous comptez tellement d'amis.

C'est une lourde et difficile succession que M. Huré laisse à M. Chenevier, parce qu'il est toujours ardu de s'engager sur une piste après la course d'un grand champion, mais nous connaissons M. Chenevier depuis longtemps déjà, vous aussi n'est-ce pas ? Choisi par M. Huré lui-même, il a eu le temps de se préparer à prendre la barre, et nous avons eu de notre côté le temps de l'apprécier. En vous disant qu'il a toute notre confiance, je ne vous surprendrai pas et je sais qu'il a aussi gagné la vôtre. Je ne saurais rien vous dire qui soit plus significatif.

Messieurs, au moment où la S.F. BP prend un des grands tournants de son histoire, je suis sûr que ce qu'elle va faire avec son nouveau Chef, aidé par vous et ceux qui vous suivront, sera digne de ce qu'elle a fait avec son ancien Chef, aidé par vous et ceux qui vous ont précédés.

C'est pour moi une très vive satisfaction que d'avoir pu vous le dire directement en vous assurant des sentiments cordiaux de vos compagnons et amis britanniques.